Heulhard

Une lettre fameuse

U d'/ of Ottawa
39003004683396

UNE

LETTRE FAMEUSE

RABELAIS A ÉRASME

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unelettrefameuse00heul

ARTHUR HEULHARD

UNE LETTRE FAMEUSE

RABELAIS A ÉRASME

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
41, rue de la Victoire
1902

DU MÊME AUTEUR

Étude sur une Folie a Rome, avec un avant-propos par Albert de Lasalle et portrait de F. Ricci à l'eau-forte. (Bachelin-Deflorenne, 1870, in-12.)

La Fourchette harmonique, histoire de cette société musicale, littéraire et gastronomique. (Lemerre, 1872, in-12.)

La Foire Saint-Laurent, son histoire et ses spectacles, avec plans et estampes. (Lemerre, 1878, in-8°.)

Jean Monnet, vie et aventures d'un entrepreneur de spectacles au XVIIIe siècle, avec deux estampes. (Lemerre, 1884, in-8°.)

Rabelais et son maitre. (Lemerre, 1884, in-8°.)

Pierre Corneille, ses dernières années, sa mort, ses descendants. (Librairie de l'Art, 1884, in-12.)

Scènes de la vie fantaisiste. (Charpentier, 1884, in-12.)

Rabelais chirurgien, avec quatre figures. (Lemerre, 1885, in-12.)

Bravos et sifflets, aggravés d'une préface. (Dupret, 1886, in-12.)

Rabelais légiste, avec deux fac-similés. (Dupret, 1887, in-18.)

Entre deux stations, avec dessins de Robida. (Librairie illustrée, 1887, in-12.)

François Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz, avec portrait à l'eau-forte, autographes, nombreuses gravures. (Librairie de l'Art, 1891, grand in-8°.)

La Ville de l'Or, projet et plan d'une Exposition financière internationale. (Ollendorf, 1896, in-12.)

Villegagnon, roi d'Amérique (1510-1572). Un homme de mer au XVIe siècle, 1 vol. in-4°. (Leroux, 1897.)

La Chronique Musicale, Revue de l'art ancien et moderne, 1873-1876, 11 volumes grand in-8° avec gravures et musique.

Le Moniteur du Bibliophile, Gazette littéraire et anecdotique (en collaboration avec Jules Noriac), 1878-1880, 11 vol. grand in-8°, parmi lesquels :

L'Anglais mangeur d'opium, traduit de l'anglais et augmenté par Alfred de Musset.

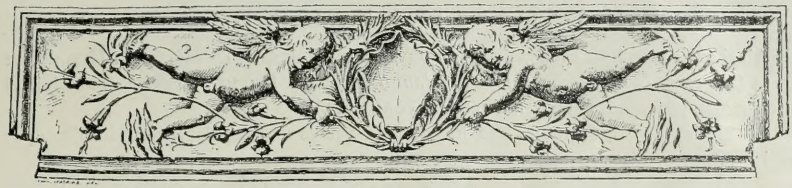
Le Journal de Colletet, premier « Petit Journal » parisien.

POUR PARAITRE EN 1903 :

RABELAIS ET LA RENAISSANCE

3 vol. grand in-8°, avec de nombreuses gravures.

PQ



UNE LETTRE FAMEUSE

RABELAIS A ÉRASME

I

Les philologues ont disputé longtemps sur le point de savoir à qui s'adresse une lettre de Rabelais, datée de Lyon, le 30 novembre 1532, et fameuse précisément par le débat qu'elle institue entre eux. S'adresse-t-elle à Bernard de Salignac ou à Érasme ?

J'ai autrefois tenu pour Salignac, avec quelques-uns, et j'ai donné mes raisons dans une petite étude critique intitulée : *Rabelais et son maître* [1]. Ces raisons n'étaient pas péremptoires, il s'en fallait de beaucoup. Je les ai données avec toutes sortes de précautions, ayant surtout pour but de réveiller le zèle des érudits et de m'attirer des communications que je pusse utiliser dans mes travaux sur Rabelais : « Cette glose à l'allemande, disais-je alors, ne saurait trouver place dans un livre qui, en dépit de tous les matériaux accumulés, sera traité sans pédantisme et dans le style de la narration. L'appel que j'adresse aux savants sera-t-il entendu ? J'en ai le ferme espoir. Pour l'honneur et le profit des lettres, ils m'aideront à fixer les traits de l'homme de génie qu'on a ignominieusement barbouillé de la lie des tonneaux, à restituer enfin son véritable rôle au philosophe honnête et joyeux, que les méchants et les sots ont — par rancune — essayé d'identifier avec Panurge. »

Seul, un professeur à l'Université de Zurich, M. Théodore Ziesing, qui a la plus profonde admiration pour Rabelais et qui travaille à la faire partager autour de lui, voulut bien prendre la peine de répondre à mon appel. M. Ziesing prépare lui aussi, un livre sur *la Vie et l'Œuvre de François Rabelais*, en plusieurs volumes, dont le premier devait paraître vers la fin de 1887. C'est du moins ce qu'il espérait cette année-là, mais je crains bien que, se trouvant comme moi-même, aux prises avec sa conscience, il ne recule devant la publication d'un ouvrage dont il redoute l'imperfection, car nous voici en 1902, seize ans se sont écoulés, et le livre annoncé n'a pas paru. Toutefois, il en a, dès 1887, extrait un chapitre qu'il a donné sous ce titre : *Érasme ou Salignac* ? et dans lequel il cherche à élucider la question posée par moi trois ans auparavant[2].

M. Ziesing y était d'autant mieux préparé que, pour le cours qu'il fit en langue française à l'Université de Zurich, en 1883 et 1884, sur « Rabelais et la Renaissance en France », il avait réuni des matériaux importants, un entre autres que je ne connaissais que par ouï-dire : l'original même de la fameuse lettre en question. C'est l'étude de ce document qui lui a permis d'affirmer que Rabelais écrivait non à Salignac mais à Érasme.

1. Paris, Lemerre, 1884, in-8° de 32 pages.

2. *Érasme ou Salignac*? Étude sur la lettre de François Rabelais avec un fac-similé de l'original de la bibliothèque de Zurich, par Théodore Ziesing, agrégé de l'Université de Zurich (Paris, Félix Alcan, 1887, in-8°).

Ainsi avait pensé M. Fleury dans son ouvrage sur Rabelais. De même, M. Herminjart en sa *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*. Toutefois la preuve manquait, et les apparences étaient contre eux.

M. Ziesing nous a démontré une fois de plus que le vraisemblable pouvait n'être pas vrai :

« La lettre de Rabelais, datée de Lyon, le 30 novembre 1532, ne contient pas le nom du destinataire, dit-il. On a toujours prétendu qu'elle s'adressait à Bernard Salignac, sans savoir qui pouvait être ce Salignac. — Eh ! bien, *elle s'adresse à Érasme*... La preuve est si facile, que l'on ne conçoit pas comment des éditeurs, des commentateurs de Rabelais, érudits et analyseurs de premier ordre, aient pu se tromper et l'attribuer *à un certain Salignac que pas un d'eux ne connaît*. »

Malgré la netteté de cette affirmation et de l'argumentation qui la suit, j'ai d'abord été plus ébranlé que convaincu. M. Ziesing ne nous administrait qu'une partie de la preuve ; mais j'ai retrouvé l'autre, et il n'y a plus l'ombre d'un doute, Rabelais s'adresse bien à Érasme dans la lettre que voici, latine et grecque, comme était l'usage entre gens qui se piquaient de savoir les deux langues [1].

« A Erasme,

« *Salut empressé, au nom de Jésus-Christ sauveur*.

« Georges d'Armagnac, très illustre évêque de Rhodez, m'envoya dernièrement l'*Histoire juive de Flavius Josèphe sur la prise de Jérusalem* et me pria, au nom de notre vieille amitié, de vous la faire remettre à la première occasion, s'il advenait que je rencontrasse un homme de confiance qui allât où vous êtes. J'ai donc saisi avec empressement cette occasion, qui me permet, en outre, mon excellent père, de vous témoigner par quelque bon office avec quels sentiments de piété filiale je vous honore. Mon père, ai-je dit ! plus encore ! je dirais : ma mère, si votre indulgence me le permettait. Car ce que nous

1. Erasmo S. P. *a Jesu Christo servatore*.

« Georgius ab Arminiaco, Rutenensis episcopus clarissimus, nuper ad me misit Φλαουίου Ἰωσήφου ἱστορίαν Ἰουδαικὴν περὶ ἁλώσεως rogavitque, pro veteri nostra amicitia, ut si quando hominem αξιόπιστον nactus essem qui istuc proficisceretur, eam tibi prima quaque occasione reddendam curarem. Lubens itaque ansam hanc arripui et occasionem tibi, pater mi humanissime, grato aliquo officio indicandi, quo te animo, qua te pietate colerem. Patrem te dixi, matrem etiam dicerem, si per indulgentiam mihi id tuam liceret. Quod enim utero gerentibus usui venire quotidie experimur, ut quos numquam viderunt fœtus alant, ab aerisque ambientis incommodis tueantur, αὐτὸ τοῦτο συγ' ἔπαθες, qui me tibi de facie ignotum, nomine etiam ignobilem sic educasti, sic castissimis divinæ tuæ doctrinæ uberibus usque aluisti, ut quidquid sum et valeo, tibi id uni acceptum ni feram, hominum omnium qui sunt, aut aliis erunt in annis, ingratissimus sim. Salve itaque etiam atque etiam, pater amantissime, pater decusque patriæ, litterarum adsertor ἀλεξίκακος, veritatis propugnator invictissime.

Nuper rescivi ex Hilario Berthulpho, quo hic utor familiarissime, te nescio quid moliri adversus calumnias Hier. Aleandri, quem suspicaris sub persona factitii cujusdam Scaligeri adversum te scripsisse. Non patiar te diutius animi pendere, atque hac tua suspicione falli. Nam Scaliger ipse Veronensis est ex illa Scaligerorum exsulum familia, exsul et ipse. Nunc vero medicum agit apud Agennates. Vir mihi bene notus οὐ μὰ τὸν Δί' εὐδοκιμασθείς, ἔστι τοίνυν διάβολος ἐκεῖνος, ὡς συνελόντι φάναι, τὰ μὲν ἰατρικὰ οὐκ ἀνεπιστήμων, τ'ἄλλα δὲ πάντῃ πάντως ἄθεος, ὡς οὐκ ἄλλος πώποτ' οὐδείς. Ejus librum nondum videre contigit nec huc tot jam mensibus, delatum est exemplar ullum; atque adeo suppressum puto ab iis qui Lutetiæ bene tibi volunt. Vale καὶ εὐτυχῶν διατέλει.

« Lugduni, pridie calen. decembr. 1532.

« Tuus quatenus suus.

« F. Rabelæsus, *medicus*.»

M. Paul Lacroix lit ici *Rabelæsius* et ajoute cette note : « Il est remarquable que Rabelais traduit son nom en latin, de diverses façons, selon l'étymologie qu'il lui suppose : Rabelæsus, Rabelæsius, Rablæsius, Rablesus, etc. » Nous avons remarqué, au contraire, que Rabelais orthographie toujours de la même façon son nom latinisé : *Rabelæsus*.

voyons arriver chaque jour aux femmes qui nourrissent le fruit de leurs entrailles sans l'avoir jamais vu, et le protègent contre les intempéries de l'air, tout cela vous l'avez

Alexander pessonat Scaliger. 1569.
S P à Christo Iesu servatore. de Scaliger [illegible]

Georgius ab Arminiaco Rutenensis episcopus Clariss. nuper ad me misit φλαβίου ἰωσήπου ἱεροσόλυμα ἰουδαϊκοῦ περὶ ἀλώσεως rogavitq; pro veteri nostra amicitia, ut si quando hominem ἀξιόπιστον nactus essem, qui isthuc proficisceretur, eam tibi ut prima quaque occasione reddendam curarem. Lubens itaq; ansam hanc arripui & occasionem tibi pater mi humaniss. grato aliquo officio indicandi, quo te animo, quaque pietate colerem. Patrem te dixi. matrem etiam dicerem, si per indulgentiam mihi id tuam liceret. Quod .n. utero gerentibus usu venire quotidie experimur, ut quos nunquam viderunt, fœtus alant, ab aëris q; ambientis incommodis tueantur αὐτὸ τοῦτο σύ γ' ἔτρεφες, qui me tibi de facie ignotum, nomine etiam ignobilem sic educasti, sic castissimis divinæ tuæ doctrinæ uberibus usq; aluisti, ut quidquid sum & valeo, tibi id unu acceptum ri feram, hominum omnium qui sunt, aut alijs erunt in omnis ingratissimus sim. Salve itaque etiam atq; etiam pater amantiss. pater decusq; patriæ, literarum assertor ἀληθέστατος, veritatis propugnator invictiss. Nuper rescivi ex Hilario Bertulpho, quo hic utor familiarissime, te nescio quid moliri adversum calumnias Hier. Alcandri, quem suspicaris sub persona factitij cujusdam Scaligeri adversum te scripsisse. Non patiar te diutius animi pendere, atque hac tua suspitione falli. Nam Scaliger ipse Veronensis est, ex illa Scaligerorum exulum familia, exul et ipse. Nunc vero medicum agit apud Agenates, vir mihi bene notus. ὃ μὰ τὸν Δί' εὐδοκιμήσεις. ἔστι τοίνυν διάβολος ἐκεῖνος, ὡς συνήθεστι φύσει τὰ μὴ ἰατρικὰ ἐκ δυσεστήμεων. ταῦτα δὴ τοῦτο πάντως ἄθεος, ὡς ἐκ θεῶν τόπος ἐδῆς. Ejus librum nondum videre contigit nec huc tot jam mensibus delatum et exemplar ullum, atque adeo suppressum puto ab ijs qui Lutetiæ bene tibi volunt. Vale. χαὶ εὐτυχῶν διατέλει. Lugduni pridie Cal. Decembr. 1532.

Tuus quatenus suus
Franciscus Rabelesus medicus.

éprouvé aussi, vous qui, ne connaissant ni mon visage ni même mon nom, m'avez élevé et abreuvé aux chastes mamelles de votre divine science. Oui, tout ce que je suis, tout ce que je vaux, c'est de vous seul que je le tiens, et, si je ne le crie bien haut, que je sois le

plus ingrat des hommes présents ou futurs. Salut, salut encore, père chéri, père et honneur de la patrie, génie tutélaire des lettres, invincible champion de la vérité.

« J'ai appris dernièrement par Hilaire Bertolph, avec qui j'ai ici des relations familières, que vous prépariez je ne sais quelle réponse aux calomnies de Jérôme Aléandre que vous soupçonnez d'avoir écrit contre vous sous le faux nom d'un certain Scaliger. Je ne veux pas que vous soyez plus longtemps en peine et que vos soupçons vous trompent, car Scaliger existe. C'est un Véronais de la famille des Scaliger exilés, exilé lui-même. Il exerce à présent la médecine à Agen. Cet homme m'est bien connu; loin d'être estimé, il n'est, à tout prendre, que le calomniateur en question; en médecine, il peut avoir quelque compétence, mais en fait, il n'est qu'un athée insigne autant qu'on l'a jamais été. Il ne m'a pas encore été donné de voir son livre, et, depuis tant de mois déjà, aucun exemplaire n'en est parvenu jusqu'ici; en sorte que je suppose qu'il aura été supprimé par ceux qui s'intéressent à vous à Paris.

« Adieu, et soyez heureux.

« Lyon, 30 novembre 1532.

« A vous autant qu'on puisse se donner,

« François Rabelais, *médecin.*

Comment n'être pas frappé du ton d'enthousiasme qui règne dans cette lettre? Rabelais avait de la reconnaissance, et, à travers les éclaircies de son œuvre touffue, il en a donné plus d'un témoignage à ceux qui le protégèrent, au cardinal du Bellay, au juriste Tiraqueau, à d'Estissac, évêque de Maillezais, à Odet, cardinal de Châtillon, à d'autres encore, qu'ils fussent d'épée ou de robe; mais à personne avec cette éloquence presque romaine, avec cette solennité presque religieuse. Ailleurs, c'est l'accent d'une gratitude où il entre de la courtoisie; ici c'est véritablement l'expression émue de la piété filiale.

II

Cette lettre tant controversée a été publiée pour la première fois en 1702 par Jean Brant, à Amsterdam, dans le recueil intitulé: *Clarorum virorum Epistolæ centum ineditæ, ex museo Johannis Brant.* Et ce diable de Brant — Dieu me pardonne de parler ainsi d'un théologien — a trompé plusieurs générations de savants, en la donnant comme adressée formellement à Bernard Salignac. Cette suscription arbitraire est la cause de l'erreur où sont tombés tour à tour des hommes comme le Père Nicéron, La Monnoye, Johanneau, Paul Lacroix, Quicherat, Régis, dans son édition allemande de Rabelais, Rathery et Burgaud des Marets, Jannet, Marty-Laveaux, Louis Moland, tous enfin, sauf M. Fleury, que son intuition a parfaitement servi dans la circonstance. Les plus forts d'entre eux sont précisément ceux qui se sont le plus égarés, parce que ce sont eux qui pouvaient aller le plus loin.

Le point de départ était faux, nous avons tous terriblement battu la campagne.

Tout d'abord on chercha qui pouvait bien être ce Salignac et on ne trouva pas. La plupart, faute d'avoir collationné la lettre sur le texte de Brant, qui porte en entier le prénom du destinataire supposé, voulaient qu'elle fût adressée à Barthélemy de Salignac, gentilhomme berruyer. C'était l'opinion de M. Paul Lacroix. Barthélemy de Salignac, protonotaire du Saint-Siège apostolique et professeur en chacun droit, est l'auteur d'un *Voyage en Terre-Sainte* dont la première édition est de Lyon, 1525, chez Gilbert de Villiers. A la rigueur, cela pouvait aller.

Bien avant Paul Lacroix, les éditeurs et annotateurs de la *Bibliothèque Française* de Lacroix Du Maine et du Verdier avaient hésité entre Bertrand de Salignac, gentilhomme périgourdin, dont les voyages diplomatiques sont suffisamment connus, ainsi que ses divers écrits (notamment le *Discours du siège de Metz en 1552*), et Bernard de Salignac,

qui a écrit des traités de mathématiques et de grammaire. Mais, Bertrand étant mort à Bordeaux en 1599, et Bernard ayant surtout vécu dans la seconde moitié du XVIe siècle, il y avait peu de chances pour qu'il s'agît de l'un ou de l'autre. Car il fallait chercher uniquement parmi les Salignac qui pouvaient avoir mérité cette reconnaissance d'élève à maître, dont la lettre de Rabelais nous rend témoignage, et il fallait nécessairement que le maître fut plus âgé que l'élève. Cela ne s'accordait pas avec ce qu'on savait de Bertrand et de Bernard.

Il plaisait à quelques-uns de penser que Rabelais, au moment d'entrer dans la carrière où il allait briller, s'était tourné vers le vieux précepteur de ses jeunes années, et qu'ému de tant de modestie jointe à tant de mérites, il avait voulu s'incliner humblement devant cette gloire pédagogique ignorée du vulgaire. C'est dans ce sentiment que M. Rathery avait travaillé à dégager l'identité de Bernard. M. Quicherat, qui dirigea l'École des Chartes et qui certes avait qualité pour cela, s'est prononcé à son tour. C'est, pensait-on, quelque moine très obscur et pourtant très savant (il y en eut des exemples) qui aura fait la première éducation de Rabelais. Et alors M. Quicherat appelait à la rescousse le poète latin Voulté [1], lequel nomme dans ses vers un Salignac qui répond bien à cette idée :

A Joachim Perion [2]

« Érasme veut-il prouver qu'un homme est insensé, imbécile, impudent, inepte, que dis-je ? obscur et ténébreux, il le dit moine ; bien ! Mais il en est trois ou quatre en ce monde qui font mentir ouvertement Érasme, et dont les noms sont plus brillants que la lumière. Connais-tu Courtois et Dampierre ? Connais-tu Denis et, sans te compter, Pylade et Salignac ? Ceux-là sont des moines, hommes pieux, savants et déjà célèbres de tous côtés, qui prouvent qu'Érasme (je ne veux rien ôter au mort) en a parlé à la légère : mais il n'a pas parlé, je pense, en général. »

M. Quicherat observait que Voulté avait été de la société de Rabelais. Il ajoutait que Salignac était un religieux, on ne pouvait le confondre avec Barthelémy et Bertrand. Quant au *Pylade* dont le nom est accolé à celui de Salignac, ce pourrait bien être Rabelais lui-même, quoique Rabelais fût déjà relevé de ses vœux à l'époque où ces vers furent composés. Mais la qualification de Voulté ne laissait pas de rester vraie, puisque Rabelais s'est distingué comme humaniste, lorsqu'il portait encore l'habit de Saint-François. Cela

1. *Hendecasyllabes*, lib. I, p. 21.

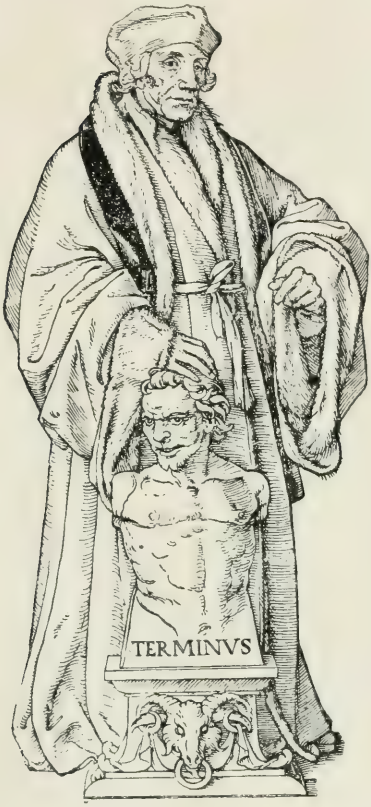
2. Ad Joach. Perionium

Si quemquam voluit probare Erasmus
Insulsum, stolidum, impudentem, ineptum
Obscurum insuper, et tenebricosum,
Hunc dixit Monachum ; bene ille certe ! At
Tres aut quattuor hoc in orbe sunt, qui
Mendacem faciunt, probantque Erasmum,
Quorum nomina clariora luce.
Nostin Cortesiumque Dampetrumque ?
Cognostin Dionysium, tacebo
Te, nostin Pyladem, Salinacumque ?
Ii sunt monachi, pii, periti,
Passim jam celebres viri, qui Erasmum [1].
(Detractum volo jam nihil sepulto)
Mendacem faciunt, probantque vanum,
At non in genere est, puto, loquutus.

1. Joachim Perion, né à Cormery en Touraine en 1499. Entré dans l'ordre des Dominicains en 1527, il se rendit ensuite à Paris, où il prit le grade de docteur en théologie en 1542, et retourna, en 1547, dans son pays natal, où il mourut en 1559, après avoir écrit de nombreux ouvrages dont le plus connu est un *Discours contre Ramus*.

résultait des lettres de Budé, dans l'une desquelles le jeune cordelier est désigné déjà sous le nom de Pylade [1].

A son tour, M. Rathery, influencé par l'autorité d'un juge tel que M. Quicherat, consentait à reconnaître le précepteur de Rabelais dans le Salinacus de Voulté, et, dans le Pylade anonyme, Rabelais lui-même [2].



ÉRASME.
D'après l'estampe d'Holbein.

Mais si MM. Rathery et Quicherat avaient eu le loisir de pousser plus loin leurs investigations dans les poésies latines du XVIe siècle, ils se seraient convaincus que « *Pylade* » n'est point employé au figuré pour désigner le légendaire ami d'Oreste, et que ce Pylade a existé en chair et en os. Il fut moine comme Rabelais, qu'il connut probablement, étant fort répandu dans le cercle savant où fréquentait maître François. On trouve dans les *Odes* et dans les *Hymnes* [3] de Salmon Maigret des pièces sur Pylade, « de Petro Pylade monacho salictano. » Pierre Pylade était chargé de l'éducation des religieuses au prieuré de la Saussaie, dans les environs de Paris. Et ensuite il devint précepteur des enfants de Renée de France, à Ferrare [4].

Là encore, l'ingénieux échafaudage des érudits tombait.

Voilà pour Pylade. Des autres personnages cités par Voulté, nous ne connaissons bien que Dampetrus, Dampierre. Cortœsius est peut-être Hilaire Courtois, d'Evreux, auteur de poésies latines imprimées en 1535, à Paris, chez Simon de Colines, sous le titre de *Volantillæ*. Il ne parait pas qu'il fût entré dans les ordres lors de cette publication, dans laquelle on trouve des pièces dédiées à Guillaume Courtois, médecin d'Orléans, Martinus Lateranus, docteur en théologie, son grand ami, à Jean Morel, médecin, à Rabenidus, imprimeur, à Guillaume Lateranus, orateur éloquent, à Leodegardus Courtois, médecin, son parrain. Les

1. *Quelques traits à ajouter à la vie de Rabelais*, article de la *Correspondance littéraire*, tome III page 414.
2. Notice biographique en tête des *Œuvres de Rabelais*. Didot, 1872.
3. « *Virgines sanctè Domino dicatas erudit*, dit Maigret, *Hymnes*.
4. Lettres à Dampierre, de Ferrare, six ides de novembre 1542. Bibliothèque de Berne, vol. E. 450, ép. 80.

Une lettre de Calvin, de Paris, 27 juin 1531, nous permet de croire que Pylade était orléanais. Calvin écrit à François Daniel, à Orléans, pour lui rendre compte de la mission qu'il a reçue de lui et de sa famille si hospitalière aux gens de lettres. Il s'est rendu au couvent qu'habite la sœur de Daniel, et là il a appris qu'elle avait obtenu des religieuses l'autorisation de prononcer ses vœux : « Sur ces entrefaites, l'abbesse est arrivée, et comme je la pressais d'arrêter un jour, elle m'a permis de le choisir, à une condition toutefois, c'est que Pylade serait présent (vous aurez celui-ci à Orléans d'ici huit jours). Ainsi, dans l'impossibilité de passer outre, nous nous en sommes rapportés à la décision de Pylade. »

« *Inter hæc colloquia abatissa locum mihi dedit sui conveniendi. Cum urgerem ut diem præscriberet, permisit mihi delectum, verum adjecta conditione ut Pylades adesset, quem habebitis Aureliæ intra octo dies. Ita, cum certius transigi non posset, detulimus arbitrium Pylade.* (Herminjart, livre déjà cité.)

Lateranus (Delattre ?), avec qui Courtois était si lié, comptent aussi parmi les amis de Rabelais.

Dyonisius, Denis, nous est inconnu.

Vaines recherches ! La suscription donnée par Brant était fausse.

III

Mais d'abord examinons l'autographe de Rabelais, d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Zurich. Ce manuscrit est-il bien autographe ? Je suis disposé à le croire. C'est un simple feuillet : pas de nom de destinataire, rien d'écrit au verso. L'adresse se trouvait donc au dos d'un second feuillet qui a disparu depuis longtemps, il n'existait déjà plus lorsque le savant Hottinger possédait la lettre, vers le milieu du XVIIe siècle. Le feuillet qui subsiste est plié en trois, dans la forme qu'il avait lorsque la lettre fut envoyée.

Les lettres autographes de Rabelais, qui cependant ont dû être nombreuses, sont aujourd'hui rarissimes. Il y en avait deux dans la collection Benjamin Fillon. L'une d'elles était adressée à Budé, avec le nom du destinataire au dos : *Domino Gulielmo Budæo*, et celui de l'envoyeur : *Rabelæsus*, précaution renouvelée en tête de la première page. Elle portait des traces de cachet. Rien de pareil dans la lettre conservée à Zurich qui, par la faute du temps, ne nomme plus celui à qui Rabelais l'adressait. L'écriture offre des ressemblances, mais aussi des différences sensibles avec celle de la lettre de Budé qui date de l'époque où Rabelais était moine à Fontenay, et qui est encore sous l'influence de la gothique. Rabelais modifie sa main au fur et à mesure qu'il avance, je ne dirai pas en âge, mais en étude. Elle est plus menue, mais plus simple dans ce cas-ci, et se rapproche des caractères italiques employés en imprimerie par l'ami Sébastien Gryphe. C'est dire qu'elle est nette et bien formée, parfois lisible comme de la typographie. La signature m'étonne un peu dans l'F de Franciscus qui ne ressemble à aucun des F de comparaison que je connais, mais passons.

D'où Hottinger tenait-il cette lettre ? On ne sait.

Ce qui est certain, c'est qu'il la possédait avant 1650[1], et qu'à cette date elle faisait partie de ses collections. Hottinger, qui était Zurichois, avait professé à Heidelberg, et il se préparait à aller à Leyde lorsqu'il mourut à Zurich en 1667. Il avait formé un précieux recueil de lettres originales des XVIe et XVIIe siècles que ses héritiers donnèrent à la Bibliothèque des Chanoines du Grossmünster. De là, ce recueil est passé à la Stiftsbibliothek, bibliothèque du Carolinum, et, en 1832 ou 1836, à la bibliothèque de la ville où il se trouve actuellement. Hottinger ne semble pas s'être préoccupé de savoir à qui s'adresse la lettre de Rabelais; elle l'a intéressé cependant par le sujet, car elle porte en tête une annotation de sa main[2] : « Sur l'audace de Scaliger et son esprit profane. »

D'où vient donc que Brant a lu « Bernard Salignac » sur la lettre, alors qu'il n'y a rien de pareil ni d'approchant dans l'original ?

C'est Jean Le Clerc et Scherpezelius qui lui avaient communiqué les lettres du cardinal Sadolet, de Rabelais et d'Antoine Rivet qu'il reproduit dans son recueil, il nous le dit

1. M. Ziesing. *Erasme ou Salignac*.

2. Tome XI, p. 569 du *Thesaurus Hottingerianus*. En tête de la lettre de Rabelais, on lit ces mots : « Aléander personat. Scaliger. De Scaligeri audacia et mente profano. » La bibliothèque de la ville de Zurich possède également une copie de la lettre en question : elle a été faite (entre 1750 et 1760) par Simler pour sa collection de copies, connue sous le nom de *Collectio Simleriana*. Elle a été indubitablement prise sur l'original d'Hottinger, et elle est de Simler lui-même qui renvoie au tome XI du *Thesaurus hottingerianus*. Elle a pour suscription : *Rabelæsus ad NN.*

Ces deux NN ont été remplacées depuis par *Bernardum Salignacum*, d'après la suscription que donne Brant par qui la lettre a été éditée en 1702. On lit, en effet, le long du côté gauche de la copie, une mention qui renvoie à Brant (Amsterdam, 1702 et 1715). Le long du côte droit, on en lit une autre, faite postérieurement, et qui renvoie à Buscher, lequel, en 1784, dit la lettre adressée à Erasme.

dans sa préface. Il demande au lecteur de les en remercier spécialement; les autres lettres étaient déjà imprimées, elles allaient paraître, mais celles-ci lui ont semblé de telle importance qu'il n'a pas hésité à les joindre à la collection. On peut évidemment se demander s'il n'y a pas mis un peu de précipitation, mais comme son volume contient une table et une page d'errata, il avait deux moyens de rectifier une erreur.

Qu'il tienne la lettre de Le Clerc ou de Scherpezelius, peu importe. La voici entre ses mains, il la copie, il en relève la suscription. Avec soin? Sans doute. Ceux qui la lui ont donnée sont encore vivants : Le Clerc notamment ne mourut que beaucoup plus tard. S'il lui prend fantaisie de changer la suscription ou simplement de l'altérer, Le Clerc et Scherpezelius sont là qui protesteront contre la supercherie. On peut donc être certain que, soit conscience, soit prudence, il l'a transcrite littéralement. Au surplus, Jean Brant est un homme sérieux, théologien et fils de théologien, savant et fils de savant, Hollandais avant tout : si la lettre ne contient aucune indication, on se demande par quelle opération de l'esprit il aurait mis le nom de l'obscur Salignac là où il eût pu mettre celui d'un compatriote, le grand Erasme. Dans le doute il eût mis : *Incerto*. Donc elle portait l'adresse ou la mention : *Bernardo Salignaco*.

Si c'est de Le Clerc qu'il la tient, et je le crois, Le Clerc est impardonnable, car il connaissait la vie d'Erasme mieux que personne; dans le moment même où il communiquait la lettre de Rabelais à Brant, il poursuivait son édition complète des Œuvres d'Erasme, et il venait de ranger toute la correspondance du grand homme dont le recueil (troisième volume de l'édition) était en quelque sorte sous presse. Alors comment expliquer, qu'éditeur des lettres d'Erasme et encore tout plein de son sujet, il ait pu donner celle de Rabelais comme adressée à Bernard Salignac, alors qu'il pouvait se rappeler les incidents de la guerre déclarée par Scaliger à Erasme, les soupçons qui avaient excité celui-ci contre Aléandre, et par conséquent toutes les circonstances qui lui permettaient de dire à Brant : « Rabelais écrit à Erasme? »

Le culte d'Érasme était héréditaire dans la famille de Jean Le Clerc, dont le père descendait de Guillaume Copus, médecin de François Ier, celui-là même qui soigna et guérit Érasme lors de son séjour à Paris, au commencement du XVIe siècle. Guillaume Copus était le bisaïeul maternel d'Étienne Le Clerc, père de notre Le Clerc. Enfin, non content de publier la correspondance d'Érasme, Le Clerc en fit l'analyse dans sa *Bibliothèque choisie*, et revit une seconde fois toutes les pièces de la cause. Le Clerc avait tous les moyens de rectifier son erreur, s'il eût jugé l'avoir commise. Il pouvait dire : « Nous nous sommes trompés en 1702, Brant et moi, nous avons donné la lettre de Rabelais comme adressée à Bernard Salignac; en réalité, elle l'est à Érasme. »

Évidemment, Brant n'eut en mains qu'une copie, cela est certain, puisque l'original était à Zurich [1]. Mais sur cette copie il faut absolument qu'il y ait eu le nom de Bernard Salignac. Entre tant de héros, on ne choisit pas Childebrand sans cause. Il faut, je le répète, ou que la copie ait porté quelque part le nom de Bernard Salignac, ou que Brant soit un imposteur, et avec lui Le Clerc ou Scherpezelius, qui ont forgé une suscription là où il n'y en avait pas.

Notons que cette copie était assez ancienne pour que nos gens, dans leur ignorance de l'écriture de Rabelais — ignorance explicable et excusable par l'insigne rareté des spécimens — aient pu la prendre pour l'original lui-même. Si elle eût été faite sur l'autographe que possédait Hottinger, elle n'aurait pas eu de suscription du tout, puisqu'il n'y en avait

1. Il ne saurait y avoir deux originaux, et nous devons admettre que la lettre présentée par Burscher, en 1784, comme étant l'autographe, est une autre copie. Burscher croyait fermement posséder l'original. Il ne paraît pas avoir soupçonné que la lettre se trouvait, manuscrite, dans les collections d'Hottinger depuis près de cent cinquante ans, et imprimée dans le Recueil de Brant depuis plus de quatre-vingts ans. Il ne se doute pas que chez Hottinger elle ne portait pas de suscription, et que chez Brant elle est adressée à Bernard Salignac. En tout cas, il voit juste, quand il dit le premier : « La lettre s'adresse *à Erasme*. »

pas, le feuillet qui la contenait ayant disparu. Elle a été faite avant que l'original ne vînt aux mains d'Hottinger, et peut-être restait-il encore, à ce moment, quelque fragment du second feuillet sur lequel il y avait le nom de Bernard Salignac.

Dans cette hypothèse, Bernard Salignac serait simplement le porteur de la lettre, et Brant l'aurait pris pour le destinataire. Rabelais aurait mis quelque part : « A Bernardo Salignaco mittenda », ou « ferenda », ou « Bernardo Salignaco has litteras committo », ou toute autre mention destinée à présenter le porteur au destinataire. Et alors la question se pose, moins pressante, mais intéressante encore, de savoir quel est ce Bernard Salignac à qui Rabelais aurait confié la mission de porter à Erasme le manuscrit de Flavius Josèphe et la lettre qui accompagnait ce précieux envoi. Ce n'était pas une petite affaire, et nous voyons que Georges d'Armagnac, le savant évêque de Rhodez, recommande bien à Rabelais de n'employer qu'un homme absolument sûr.

En dehors de la famille périgourdine des Salignac dont était Bertrand, à laquelle se rattachait Barthélemy et d'où est issu notre grand Fénelon, (famille qui s'est illustrée à la guerre, dans les lettres et dans la diplomatie) il y avait d'autres Salignac ou Sallignas, originaires de la Bresse, et qui se distinguèrent à l'Université de Paris [1]. C'est peut-être un de ceux-là que Rabelais chargea d'aller vers Érasme, à Fribourg-en-Brisgau. L'un d'eux, en effet, répondait au prénom de Bernard et fut régent du collège du Mans en 1545. Il se peut très bien que Rabelais ait connu un membre de cette famille, car il eut des amis dans la Bresse (où il a peut-être séjourné), ne fût-ce que le commandeur de Bourg, le bon Antoine de Saix, à qui il envoie un trait plein de cordialité dans *Gargantua* [2].

1. Jérome de Salinas, qui était de Bourg-en-Bresse, « socius Sorbonicus », fut élu recteur le 24 mars 1529. (Du Boulay, *Histoire de l'Université.*) D'Argentré nous apprend qu'en 1533, à la requête de Pierre Cornu et autres maîtres, la Faculté de théologie s'assembla pour prendre des mesures coercitives contre les docteurs, bacheliers et étudiants de ladite Faculté suspects de propositions hérétiques, et que, le 12 janvier notamment, « plainte fut portée au nom du syndic contre deux bacheliers : *de Nuptiis*, de l'ordre des frères mineurs, et *de Sallignas*, du grand Monastère, à cause de leur doctrine; sur quoi il fut dit qu'ils n'argumenteraient plus dans l'école avant de s'être lavés de ce qu'on leur imputait. Anno Domini 1533, die 12 mensis januarii...

« Item fuit facta querimonia de duobus Baccalaureis per Dominum syndicum, videlicet, de Nuptiis Ord. FF. min. et de Sallignas Ord. Majoris Monasterii propter doctrinam eorum: et dictum fuit quod non argumentabuntur in schola, donec fuerint purgati de aliquibus eis impositis. » (D'Argentré. *Collectio judiciorum de novis erroribus*, t. I, *Index*, p. 7.)

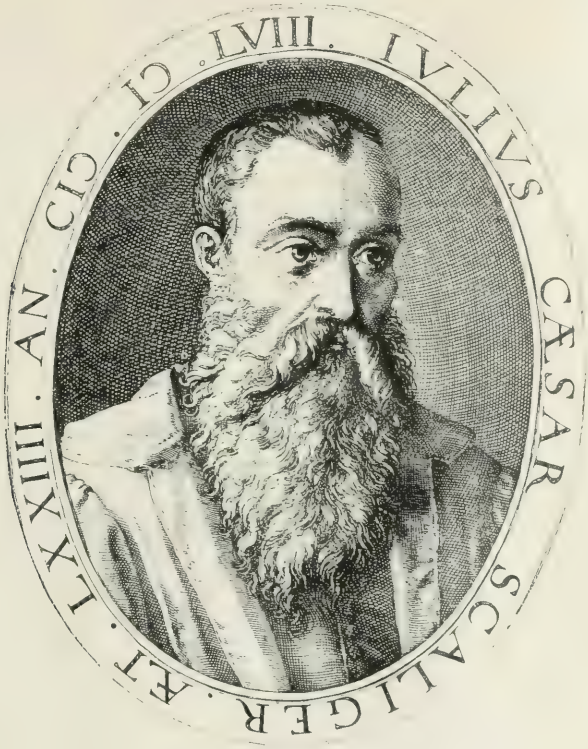
Et, en effet, le 29 du même mois, maître Jérôme Sallignas (c'est de lui qu'il s'agit) comparut devant la Faculté réunie aux Mathurins, pour entendre la lecture des thèses des candidats à la licence. Beda, syndic, releva dans la thèse de Jérôme Sallignas diverses assertions contre lesquelles il requit, et s'opposa à sa nomination avant que la Faculté eût statué sur l'orthodoxie desdites assertions. Sallignas déclara se soumettre d'avance à l'opinion de la Faculté là dessus et n'y sous-entendre malice aucune.

Mais les sorbonicoles ne se laisserent pas convaincre, si nous en croyons Oswald Myconius, qui écrit ceci à Bullinger, de Bâle, le 8 avril 1534, d'après des nouvelles de Paris : « Deux évêques, ceux de « Paris et de Senlis, sont en mauvaise odeur pour cause de luthéranisme... Salinas, moine parlant trois « langues, a été chassé de la Faculté de théologie. » Episcopi duo, Paristensis et Sanlius male audiunt propter Lutheranismum... Salinas, Monachus trilinguis, extra synagogam ejectus est theologorum. (Herminjart, *ouvrage cité*). L'évêque de Paris était Jean du Bellay, celui de Senlis, Guillaume Petit. Quant à Salinas, je doute qu'il s'agisse d'un autre que maître Jérôme, lequel est bénédictin. C'est, je crois, le Salinacus que Voulté nomme dans les vers que j'ai cités.

2. *L'Histoire de l'Université*, par Du Boulay, nous apprend que Bernardinus de Salinas, originaire de Bourg comme Jerôme, fut élu recteur de l'Université de Paris le 10 octobre 1546. Il suppose que c'est le même homme que Bernard Salinas, régent du Collège du Mans en 1545.

Maintenant, ce Bernard de Salignas est-il le même que Bernard de Salignac, le grammairien et théologien? Je le crois. Salinas, Sallignas ou Salignac, c'est tout un, vu la manie des latinisations. Sa vie active s'est écoulée hors de France; il avait embrassé le parti de la Réforme et s'était assuré un refuge dans les pays protestants d'Allemagne et de Suisse. Il était disciple de Ramus. La Bibliothèque Nationale a de lui : *Mesolabii expositio Bern. Salignaco authore*, 1574, Genève, apud Artusium Calvinum, in-8°, avec cette dédicace : « B. Salignacus illustrissimo Fr. Fuxio Comiti Candalæ S. » Salignac lui dédie la la solution de ce problème de géométrie comme à un moderne Euclide (avril 1574). Le même est l'auteur d'un *Tractatus arithmetici partium et alligationis*, Francofurti, apud Andream Wechelium, 1575, in-8°, dédié à Frédéric duc de Bavière, Nehausii, 1575. Salignac s'y déclare ardent défenseur du Christ, dépositaire de toute sagesse et vérité, et félicite le prince de l'appui qu'il prête à ceux qui sont exilés pour la

Si Bernard Salignac ne fut pas le messager, une autre hypothèse se présente, qui offre de la vraisemblance. La vie de Bernard Salignac s'est écoulée en Allemagne; il y est mort vers la fin du XVIe siècle. Ne se peut-il que la lettre de Rabelais lui soit venue entre les mains à la mort d'Episcopius ou d'Amerbach, à qui Érasme légua tous ses papiers? Original ou copie, il y aura inscrit son nom en quelque coin pour marquer sa



JULES-CÉSAR SCALIGER EN 1558.

propriété d'un signe, et c'est cette innocente mention qui, mal interprétée par Brant, est devenue suscription un siècle plus tard.

Nous sommes tous allés buter contre cette malencontreuse adresse qui semblait avoir tous les caractères de l'authenticité et s'offrait sous la garantie d'un homme dont le crédit n'était pas contesté.

..... Mais alors, on peut donc être trompé par un théologien?

toi. Les abréviateurs et continuateurs de Gesner, Simler et Frisius lui attribuent, en outre, les ouvrages suivants : *Arithmeticæ libri II*, et *Algebræ libri II*, cum demonstrationibus, Francofurti, apud Wechelium, 1580, in-4°; *Regula veri*, Herborn, 1578, in-8°; *Rudimenta græca præcipue ex Petri Rami grammaticis*, Francofurti, apud Wechelium, 1580, in-8°.

IV

Quand on se confesse, il faut que ce soit complètement.

M. Ziesing nous ménage trop en nous disant que Brant est le seul coupable. Nous avons tous notre part de faute. Si nous avions soumis la lettre à une critique attentive, nous aurions découvert que Bernard Salignac n'a pu être le maître de Rabelais.

En effet, Rabelais avoue que ce prétendu maître ne l'a jamais vu; ce n'est pas la condition ordinaire d'un élève. Mais le problème d'histoire nous a touchés plus que le reste. Ne doutant point que Rabelais s'adressât à Salignac, nous avons cherché le lien qui les unissait, et nous avons trouvé celui de l'éducation, qui se présentait le plus naturellement à l'esprit.

De cela Brant est innocent: c'est nous qui nous sommes trompés.

Pour avoir voulu serrer de trop près le mot à mot, nous n'avons pas bien saisi le sens intime de la phrase où Rabelais compare à une femme enceinte l'homme à qui il écrit. Ce serait une image fort osée et qui friserait le ridicule, si elle ne se sauvait par l'exactitude. C'est « sans l'avoir vu, sans même le connaître de nom », que le destinataire l'a nourri et élevé spirituellement. Rabelais est le fruit d'entrailles qui l'ignorent. Or, c'est un médecin, c'est Rabelais qui parle; nous aurions dû voir qu'en empruntant sa comparaison au phénomène de la gestation pendant laquelle ni la mère ni l'enfant ne se connaissent, il traduisait un fait incontestable.

Or, quelque vertu que nous prêtassions à Salignac, nous savions qu'il n'était pas de ces génies dont l'influence s'exerce à travers l'espace, sans le secours du contact. C'était même une raison, plus forte que beaucoup de déductions ou de rapprochements, pour que Rabelais ne s'adressât pas à un homme inconnu de l'histoire. Celui à qui parle Rabelais l'a nourri et élevé sans l'avoir vu, « sans même le connaître de nom », ce ne pouvait être qu'un génie universel.

Voilà où nous fûmes vraiment en défaut. Et cela doit engager M. Ziesing à la prudence, lorsqu'il examinera les rapports de Rabelais avec Érasme; ils semblent bien n'avoir jamais été que spirituels, au moins jusqu'en 1532.

Où se seraient-ils vus? En 1496, à Paris, lorsque Érasme fut au collège de Montaigu, ou lorsqu'il y revint l'année suivante? Rabelais n'était peut-être pas né. A Orléans, à la fin de 1497 et de 1499? A Paris, en 1500? Dans l'Orléanais, chez Tutor, chez l'abbé de Saint-Bertin, en 1501? A Paris de nouveau, en 1503 et 1504? A Orléans, chez Nicolas Bérauld, en 1506? A Lyon, la même année, lorsque Érasme alla en Italie, ou en 1521 [1], si toutefois il y est revenu à cette date? Pas davantage.

A Besançon, lorsqu'il fut l'hôte de Carondelet, dans les beaux jours de 1524? Non plus. Rabelais était à Maillezais.

A la date où il écrit, novembre 1532, à moins qu'il n'ait fait le voyage de Bâle ou de Fribourg-en-Brisgau (voyage dont il ne reste aucune trace), Rabelais n'a jamais vu Érasme; il est le fils spirituel d'un père qui, de son côté, ne connaît son fils que par la correspondance de Budé, de 1523, les *Lettres médicales* de Manardi, le *Testament de Cuspidius* et les traités d'*Hippocrate* et de *Galien* parus chez Gryphe, dans l'été de la même année, en supposant que ces nouveautés lui soient parvenues. C'est à peine si *Gargantua* a mis son nez à la boutique des libraires. Donc, pas d'adoption : paternité purement littéraire, filiation purement philosophique; je dirai bientôt l'an prochain, j'espère, ce qu'il en faut penser.

Comment Scaliger discourut contre Érasme à propos de Cicéron, et pourquoi Érasme

1. M. Pericaud, *Érasme dans ses rapports avec Lyon*. (Lyon, 1843, in-8°.) Mais il n'en fournit aucune preuve.

soupçonne Aléandre d'avoir écrit le discours, je ne le dirai pas cette fois-ci. Érasme tenait tellement à ce que le pamphlet fût d'Aléandre, que je ne sais si Rabelais lui fut agréable en lui révélant l'existence de Scaliger.

IV

Mais l'occasion de le détromper s'offrait si naturellement !

Érasme préparait une édition de Flavius Josèphe pour les Froben, et il faisait rechercher partout les manuscrits qui pouvaient contribuer à l'établir. Il avait appris que Jean de Pins, l'érudit évêque de Rieux, en possédait un, et il lui avait écrit pour l'avoir.

« ... Les Froben viennent de suer sang et eau pour restituer le texte de Flavius Josèphe, historien célèbre entre les premiers; mais nous l'avons trouvé altéré sans remède, à moins d'avoir recours à l'original grec. Assurément Rufin (l'ancien traducteur de Josèphe en latin) ne traduit jamais rien consciencieusement, mais beaucoup d'autres encore paraissent s'être fait à leur manière un jeu de cet auteur. Il en existe, à ce qu'on nous a dit, un manuscrit grec dans votre bibliothèque. Si vous consentez à nous le prêter pour peu de mois, vous vous attacherez non seulement notre reconnaissance, mais encore celle de tous les savants. Le livre vous reviendra sain et sauf, et pour le jour que vous aurez fixé, sans la moindre avarie [1]. »

L'envoyé d'Erasme était chargé de lui apporter le manuscrit.

Flavius Josèphe inquiétait et rassurait à la fois par ses obscurités. C'est un de ces historiens qui disent beaucoup de choses à mots enveloppés, et à qui on peut en faire dire encore plus en les pressant. Il était à la fois un espoir et un effroi. On en avait donné des traductions latines et françaises, toutes suspectes d'infidélité, et, comme il était le seul juif qui eût parlé de Jésus-Christ en langue grecque, on se demandait ce que ces pêcheurs de manuscrits pourraient bien ramener dans leurs filets. Car on se défiait surtout des traducteurs des premiers âges, comme Rufin d'Aquilée, qu'on soupçonnait fort capable d'avoir « tripatouillé » le passage relatif à l'homme-Dieu dans le sens de l'Église.

Comment sut-on qu'Érasme avait demandé le Flavius Josèphe de l'évêque de Rieux ? Jean de Pins, malgré son âge et son rang, fut mandé devant le Parlement de Toulouse, et presque prévenu d'entretenir une correspondance criminelle avec les novateurs. Pour toute réponse, il fit voir aux conseillers la lettre d'Érasme, et il les eut embarrassés davantage en leur montrant le Flavius Josèphe qui provenait, paraît-il, de la bibliothèque de Philelphe et que son ancienneté rendait indéchiffrable. Ce fut le prélude des poursuites dirigées contre Boysson et Caturce, lequel fut brûlé : on voulait frapper en haut.

Cela ne refroidit pas Georges d'Armagnac, évêque de Rhodez, qui, lui aussi, possédait un manuscrit de Josèphe et voulait le faire passer à Érasme. Puisque l'ami Rabelais était à Lyon, il s'en chargerait bien, lui !

On s'étonne de ne pas trouver dans la correspondance d'Érasme un mot de remerciement pour Rabelais ou tout au moins pour d'Armagnac : en effet, le Josèphe est arrivé à bon port avec la lettre qui l'accompagnait. Érasme le remit au bon, gros et lourd Sigismond Gelenius qui corrigeait à Bâle chez les Froben, et que son poids seul eût suffi à retenir près d'eux. Ce tonneau, plein de savoir, avait pris forme à Prague, puis d'uni-

1. Erasmus Roterodamus Episcopo Rivensi S. Friburgi Brisgoæ, 13 décembre 1531.... « Sudatum est pridem a Frobeniis in restituendo Josepho historiographo cum primis celebri, sed comperimus illum insanabiliter depravatum, nisi ipsum græce loquentem adhibeamus. *Ruffinus* quidem nihil unquam vertit bonâ fide, sed in hoc autore videntur multi suo lusisse arbitrio. Eum accepimus in tua bibliotheca græcum esse, cujus codicis si tobis ad paucos menses copiam facere non gravaberis, non nos tantum sed universos etiam studiosos isto beneficio tibi reddideris obstrictos. Liber ad te redibit incolumis, atque adeo illæsus, ad quemcunque diem tu prescripseris... » (*Epistolarum* libri XXXI, liber XXV, epistola 3. Londres, 1642, in-fol.).

versité en université, avait roulé jusqu'à Bâle et là, devenu énorme, était resté au milieu de l'imprimerie d'où il ne pouvait plus sortir. C'est Gelenius qui préparait le Flavius Josèphe des Froben. Dès qu'Érasme eut reçu le manuscrit que Rabelais lui fit tenir à Fribourg-en-Brisgau, il l'envoya à Gelenius qui sua dessus toute l'année 1531 sans toutefois rien y laisser de sa graisse. L'édition parut au mois de janvier 1534, précédée d'une épître explicative.

Voici le passage où Érasme, par la plume de Sigismond Ghelen, accuse réception du manuscrit à d'Armagnac et conséquemment à Rabelais :

« Nous en avons été réduits à collationner les *Antiquités* sur les anciens textes latins

JEAN FROBEN, LE GRAND IMPRIMEUR BALOIS.

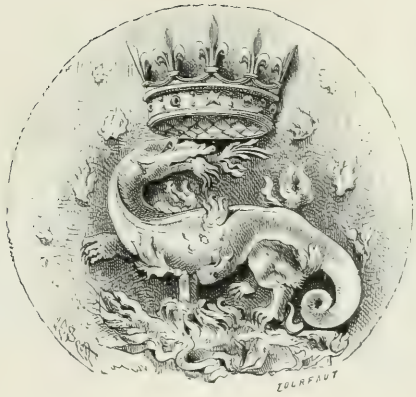
faute de grecs... Quant aux sept livres de la *Guerre judaïque*, nous l'avons fait sur deux manuscrits grecs, qui nous ont été prêtés, *l'un par Georges d'Armagnac, l'éminent évêque de Rhodez*, l'autre par le très docte Jean Crotus ; et grâce à eux nous avons pu redresser tant de fautes qu'il est plus facile au lecteur de s'en faire une opinion dans chaque page, qu'à moi de compter toutes les restitutions ainsi obtenues [1]. »

1. C'est à tort qu'on attribue l'édition du Flavius Josèphe de 1534 à Érasme seul : il n'en a revu qu'une toute petite partie, le livre des *Macchabées*. En voici le titre : *Flavii Josephi Antiquitatum judaicarum* libri XX; *De Bello judaico* libri VII; *Contra Apionem* libri II; *De Imperio rationis sive de Machabeis* liber unus Des. Erasmo roterodamo recognitus. (Basileæ in officina Frobenianâ, anno MDXXXIIII, in-fol.) Le reste a été collationné par Gelenius.

« Antiquitatum interpretationem ad vetera exemplaria latina duntaxat, ob Græcorum inopiam contulimus... Hos autem VII libros ad duos Græcos Codices, unum ab ornatiss. præsule Georgio Arminiaco, Rutenorum Episcopo, alterum ab eximie docto viro Ioanne Croto, exhibitos, contulimus : hisque adjuti tot mendas sustulimus, ut facilius sit lectori ex unius cujusvis paginæ collatione de ea re existimationem facere, quam mihi omnia loca restituta annumerare. « Basileæ, calendis januariis, 1534

Si nous avions eu l'idée les uns et les autres de suivre jusqu'au bout la piste du Flavius Josèphe, nous aurions eu la preuve décisive, irréfutable, presque matérielle, que Rabelais s'adresse à Érasme, et non à Salignac, dans la fameuse lettre de novembre 1532.

Cette preuve nous attend patiemment depuis 1534, imprimée en caractères magnifiques par Froben. Nous l'avons délaissée pour des dissertations qui auraient été avantageusement remplacées par le jeu de bouchon ou la pêche à la ligne, et de plus nous avons eu la tristesse de voir que l'on pouvait être trompé par un théologien.



IMPRIMERIE DE L'ART

E. MOREAU & Cie

41, rue de la Victoire

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

20 AVR. 1998
04 MAI 1998
MAR 23 1989
JAN 06 1999
DEC 13 1998
MAR 22 1989
MAR 11 1999
13 DEC. 1991
MAR 25 1999
31 JUIL. 1991
APR 26 1999
20 AVR. 1998
MAR 09 2000
20 AVR. 1998
MAR 01 2010

a39003 004683396b

CE PQ 1695
.H4 1902
C00 HEULHARD, AR UNE LETTRE
ACC# 1387860